

L'atelier de Jean Pierre Cadoret,
Rennes

Une maison-tableau

Jean Pierre Cadoret me reçoit un après-midi d'hiver dans son appartement, dans l'un de ces immeubles neufs qui ont poussé tout près des Ateliers du Vent, à Rennes. Du dedans, c'est comme une petite maison, de plain pied, avec de grandes baies vitrées qui donnent vers un coin de jardin. Chez Jean Pierre Cadoret, on est un peu comme dans un de ses tableaux. C'est normal : les toiles de ses cinq dernières années, prolifiques, sont accrochées sur les murs et stockées par terre. On marche parmi ces bandes de couleur, fortes et douces, séparées par des lignes horizontales fermes, sans rien de mécanique. Les démarcations viennent d'une main sûre, qui n'a pas besoin de niveau à bulle pour trouver l'horizon. Vibrantes, elles sont comme le lointain, rendu proche, où terre et mer se rejoignent.

Comme dans ses tableaux, dans sa maison, il y a une séparation nette et fluide des étages ; en bas il vit, et quand il prend son petit escalier de bois, il va « au travail », dans les deux pièces en haut dont l'une sert de bureau, l'autre d'atelier. Dans la première il lit, il écrit aussi parfois de petits textes ciselés qu'il ne montres guère. Dans la seconde il peint, sur un grand chevalet, des toiles de jute ou de coton, à l'acrylique. C'est ordonné, tranquille ; il y a des beaux outils à foison, malignement agencés. La voix de Billie Holliday filtre depuis le rez-de-chaussée. Il y a souvent de la musique entre les étages. Il n'est pas ennemi du silence, mais la musique t'accompagne quand il travaille.

Un espace où plonger

Il n'est pas volontiers d'accord avec les évidences ; elles l'agacent et il veille à s'en dépêtrer. Ce n'est pas son travail de raconter ou de peindre ce qu'on a sous les yeux. Il n'acquiesce pas pour faire plaisir. Il faut parler juste. Si je lui demande de décrire ses tableaux pour quelqu'un qui ne pourrait pas les voir, il ne veut pas simplement les décrire. Il va directement au ressenti. Il se rebiffe à l'idée qu'il peindrait des « bandes horizontales de couleurs » comme je le formule : cela a l'air de beaucoup le surprendre et lui fait froncer les sourcils. Si j'insiste un peu, il corrige ma description : « mais non, elles peuvent disparaître ; c'est pas important que ce soient des bandes. Ça, c'est anecdotique, ça s'en ira, je finirai par ne plus en avoir un jour ».

C'est comme si ces fameuses bandes étaient encore dans le passage d'autre chose et qu'elles le gênaient, bien qu'il les peigne depuis bientôt sept ans au quotidien. C'est que « ce ne sont pas des bandes de couleur » en vérité, me dit-il, mais « des espaces, dans lesquels il faut plonger. On s'enfonce : ils nous envahissent et viennent vers nous. C'est un aller-retour entre là où on est et là où on va ».

Ce ne sont ni des bandes de couleur, ni non plus « des sables, des mers, des cieux, des horizons », comme on ne peut pourtant pas manquer d'en voir en contemplant ton œuvre. Il fronce à nouveau les sourcils à l'idée que ce puissent être des « représentations » de quoi que ce soit. Bien sûr « les gens peuvent y songer mais ce qui compte, c'est que ça provoque des sentiments, des émotions, qui viennent directement de la peinture ». « Il n'y a pas d'anecdote », répète-t-il. « Ce n'est pas la mer en Bretagne ou le ciel aux Canaries ». Il y tient : la peinture « existe » pour le regard au même titre qu'un paysage, pas moins. C'est elle qu'on regarde et non une terre, un ciel, des mers, à travers elle. Même si ces visions sont la matière de l'imaginaire et le nourrissent, elles ne sont pas l'objet d'une représentation.

Ces tableaux, lorsque nous sommes devant eux, c'est la proximité et la distance, la respiration et l'horizon. En effet, je respire et je me perds dans ces espaces, lorsque je les regarde. Que faudrait-il que ce soit d'autre, après tout ?

Influences et éblouissements

Il n'a pas toujours peint comme cela. « C'est né il y a quelques années », voilà cinq-sept ans, « mon goût s'est affirmé pour une certaine peinture : Rothko, Klein, de Staël, Munch, Serge Poliakoff qui m'a littéralement ébloui il y a quelques années lors d'une grande exposition au Palais de Tokyo, ainsi que les expressionnistes abstraits américains, ces peintres qui déclaraient leur flamme à Monet sur leurs toiles ». Il y a Geneviève Asse aussi, qu'il admire profondément.

D'un espace fermé à un espace ouvert

Auparavant, sa peinture partait d'une tout autre recherche. À la retraite, après des années d'enseignement des arts plastiques dans le secondaire et du modèle vivant aux Beaux-Arts, le temps de peindre s'est déployé. Il peint d'abord uniquement des espaces clos, des pièces où il figurait des cloisons qui arrêtaient le regard, des murs obliques et des façades abruptes. En haut perçait parfois un petit espace, au-delà, derrière. Cela dure des années. Et puis « j'en ai eu assez. Ce que je faisais m'enfermait. C'était une impasse. Une métaphore qui ne me convenait plus ».

Il y a une toile radicale qui a tout changé : « j'ai enlevé les murs », dit-il. Ce qu'il peint depuis cinq ans, c'est « ce qu'il y avait derrière les murs », dit-il en souriant. À l'inverse de la recherche précédente, il a cessé de rechercher les limites structurant tel ou tel espace. « Plus d'enfermement, et la couleur qui se libère, autour de la ligne ».

Absorbé dans la peinture

Personne ne voit les tableaux en train de se faire. Il lui faut être seul. Sinon, « je peindrais pour la personne, pour son regard, et non plus dans ce dialogue où la peinture se fait ».

Quand il peint, « le temps passe deux fois plus vite ». « Ça provoque quelque chose qui m'est renvoyé. Je réponds, et ça fait autre chose. C'est comme si j'étais plusieurs. Je suis parfois très étonné ; il y a quelque chose d'imprévisible, une réaction permanente, un dialogue avec soi-même : est-ce que je garde ce que j'ai fait ? Ça prend du temps et c'est très contemplatif. Je suis à la fois acteur et premier spectateur ».

Il ne « pense » pas quand il peint, dit-il, mais il ajoute : « je réfléchis ce que je fais ». Hors de question de penser à autre chose qu'à la peinture pure, pas de soucis du jour dans la tête, juste la peinture en tête-à-tête. « Ça évolue sous le pinceau. Ma peinture est faite de repentis constants. Par exemple, je prends un gris, moyen, il va s'éclaircir, se foncer, des glacis de couleur superposés vont le transformer, jusqu'à ce que ce soit juste ».

« Je ne cherche pas », dit-il ; il continue ce dialogue. Mais quand c'est fini, il le sait : « il y a un équilibre, fragile, mais qui satisfait comme cela, qui permet de passer à autre chose ».

Exister

« Mes tableaux, je ne les veux ni joyeux, ni tristes. C'est neutre ». Ils disent juste « l'espace ». Peut-être représentent-ils, avec l'espace qui s'ouvre à nous dans son infinité de couleurs, la possibilité de l'existence, simplement.

Comme spectatrice, je me sens, en face d'eux, respirer, et exister aussi. Devant ces toiles, on peut se recueillir d'être là, devant les couleurs offertes, sans penser à tel ou tel lieu, telle ou telle expérience. Juste exister, tout simplement. Je ne peux que souhaiter la grande exposition prochaine dans laquelle chacun.e pourra vivre cette extraordinaire expérience de méditation, de souffle et de beauté. Que ce soit à Rennes ou ailleurs, dans une institution publique qui reconnaîtrait la valeur de

ce travail, ou dans une galerie privée qui saurait débusquer cette oeuvre d'un artiste qui ne recherche pas beaucoup l'exposition, la faute à ses priorités.